

29

Septembre 2018

Ministère de l'Agriculture
et de l'Alimentation
Direction Générale de
l'Enseignement et de la Recherche

Ministère de la Culture
Secrétariat général

CHAMPS CULTURELS

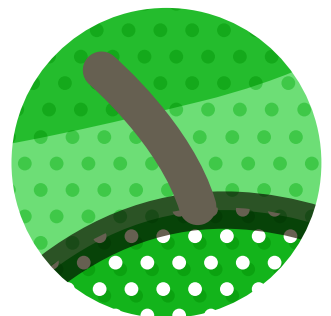
La transition
agroécologique :
un nouveau paradigme
Homme-Nature ?
Nouveaux regards,
nouvelles pratiques.



Vers une agriculture renaturée

La relation au vivant constitue un élément fondateur de notre culture individuelle et collective. Faire évoluer les pratiques agricoles vers une prise en compte plus respectueuse de l'environnement interroge, au-delà des techniques, nos cadres de pensée, et en premier lieu celui qui définit la « nature » et les relations entretenues avec elle.

Aurélie Javelle



LES BOULEVERSEMENTS INDUITS PAR L'ÉCOLOGISATION DES PRATIQUES AGRICOLES

Les injonctions sociales et politiques d'une écologisation de l'agriculture participent au bouleversement des pratiques agricoles. Le postulat de ce texte est que, au-delà des enjeux écologiques et agronomiques, l'efficacité de la transition vers des pratiques agricoles plus respectueuses de l'environnement dépend de la prise en compte des facteurs culturels, des systèmes de valeurs individuels et collectifs des acteurs envers la « nature ». En effet, « [il] ne s'agit pas de séparer les modalités d'usages du milieu avec leurs formes de représentation » comme le souligne l'anthropologue Philippe Descola ●. Toute technique possède à la fois une dimension physique, d'action sur la matière, mais aussi une dimension symbolique, les deux étant étroitement imbriquées. Or l'agriculture dite productiviste s'est construite dans un contexte culturel occidental moderne qui se caractérise par un dualisme séparant l'homme et la nature ●. Cette construction autorise la réduction de la nature à un objet mis à notre disposition, appréhendé par des savoirs techno-scientifiques. Or cela nous amène à une impasse mortifère. Nous prenons conscience de l'urgence à développer des pratiques plus respectueuses de l'environnement. Cela s'accompagne d'un bouleversement conceptuel, à l'échelle de la société occidentale, qui questionne le dualisme et (re)découvre des modes de pensée où l'homme et la nature sont redéfinis en inter-relations permanentes, dans des processus complexes et globaux.

APPRENDRE DE LA NATURE

Au sein de ces enjeux sociétaux considérables, le monde agricole est impacté. Cela tombe sous le sens : qui mieux que des acteurs travaillant sur/avec la « nature » sont concernés par ces chamboulements ? De nombreuses professions mettent en œuvre, prescrivent, élaborent ou forment à des pratiques impactant directement ou indirectement les animaux, les végétaux, les sols, le milieu naturel. Une réflexion sur les déterminants des relations à la « nature » en milieu agricole est donc cruciale pour réussir à envisager des pratiques non pas « sur » un objet, mais en lien « avec » les éléments de nature. L'agroécologie, par exemple, illustre une ouverture vers une agriculture qui ne se pose plus « en contre » de la nature dans les processus de production. La nature n'y est plus considérée comme une contrainte à maîtriser, mais elle retrouve une valence positive, puisqu'il s'agit de s'appuyer sur les fonctionnements écologiques ● mobilisables dans le processus de production. Dans ce nouveau contexte, l'agriculteur doit accepter d'accompagner un agroécosystème où il n'est plus un acteur unilatéral, et où il ne maîtrise plus tout. Il doit apprendre de la « nature », qu'il accepte de reconnaître comme formatrice. Pour cela il doit redécouvrir un apprentissage sensoriel et sensible hybridé à une approche intellectuelle ●.

Ces évolutions renvoient à un ensemble de conceptions, visions, croyances... sur ce qu'est être un agriculteur, sur le « bon » travail », sur la « nature » et les relations à entretenir avec elle, etc. Cela affecte des éléments fondateurs de nos cultures individuelles et collectives. Au-delà d'un changement de techniques, il s'agit d'une remise en question de cadres de pensée, dont celui, fondamental, de ce que l'on entend par « nature ». En effet, le terme de « nature » est polysémique, donc flou, et renvoie à la séparation homme/nature portée par le monde occidental moderne. Si bien qu'il doit être questionné, sur tout ce qu'il porte et ce qu'il induit, à l'échelle de la transition agroécologique, mais aussi de toute notre société.

1. DESCOLA P. (1986). La nature domestique. Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

2. Sur la chronologie de cette rupture et les moyens de la dépasser voir notamment JAVELLE A. (2016). Les relations homme-nature dans la transition agroécologique. L'Harmattan.

3. GLIESSMAN S.R. (1998). Agroecology: Ecological Processes in Sustainable Agriculture, Boca Raton. CRC/Lewis Publishers.

4. Pour explorer ces enjeux, voir le texte dans ce numéro avec Erwan Bariou et Harold Vasselín.

- **RETISSER DES LIENS AU VIVANT**

Depuis quelques décennies, nous réalisons pleinement la non-universalité de notre ontologie naturaliste ⑤, et plus spécifiquement de la séparation nature/culture, et nous nous ouvrons à d'autres façons d'être au monde. Les sciences, notamment, aident à repenser ce qu'est un être humain dans un contexte où les frontières qui le définissaient s'effondrent. Ce n'est pas le lieu d'une revue des différents courants du tournant ontologique. Nous pouvons néanmoins constater que tous ont pour point commun de penser qu'« **il n'est plus envisageable de considérer [les êtres vivants] comme de simples objets, passifs, convoqués sur la scène sociale pour nous entretenir dans un monologue humanocentrique** ⑥ ». Les non-humains gagnent une place d'actants dans notre société, et ont des capacités de communication. L'interdisciplinarité se développe, afin de tenter une « médiation épistémologique ⑦ » entre sciences humaines et sciences de la nature, tentant ainsi de combler le morcellement disciplinaire institué au XVIII^e siècle qui, lui aussi, traduit et induit une certaine vision de notre environnement. Les termes se multiplient pour tenter de nommer une/des entité(s) qui doivent être redéfinies et avec lesquelles les relations sont en construction : « êtres vivants », « non humains », « milieu », « écoumène », « agents », « vivant »... Chaque terme demande une définition puisque la manière d'aborder le vivant et d'agir sur lui est indissociable des contextes socioculturels. Qu'est-ce qu'un « non humain » ou un « être vivant » ? Quelles propriétés mentales leur attribuer ? Comment communique(nt)-il(s) ? etc. Pour faire un pas de plus, il s'agit de nous « recosmiser », comme le propose le géographe et philosophe orientaliste Augustin Berque, de recréer des liens entre l'humanité et la Terre, en retrouvant le couplage dynamique de l'être et de son milieu, les interactions permanentes étant constitutives de ce que le sujet et les choses du milieu deviennent ⑧.

Pour retisser des liens avec le vivant, nous devons réussir à trouver le juste milieu dans nos relations avec lui, quelque part entre une extrême dissociation et une fusion, comme l'analyse le psychiatre psychanalyste Harold Searles ⑨. Pour un tel apprentissage, un pas de côté est nécessaire pour prendre du recul sur notre situation.

- **PASSAGE DE FRONTIÈRES**

Par les arts

Les arts nous aident à faire ce pas de côté. Ils permettent de porter un regard réflexif sur la société, de questionner les sous-entendus, les définitions, les catégories, les représentations... et jouent ainsi un rôle de passeurs de frontières. **Des anthropologues s'allient à des artistes pour questionner les manières d'être en relation avec les non-humains**. Aux États-Unis, des anthropologues se sont réunis au Multispecies Salon, une exposition d'art où les frontières hommes-nature ont été explorées au milieu d'artefacts issus des sciences biologiques et d'interventions biopolitiques surprenantes ⑩. Par exemple, l'artiste Caitlin Berrigan propose une performance qui met en évidence les rencontres entre les plantes et les humains, grâce à des échanges de nutriments. Le pissenlit est une plante médicinale populaire utilisée pour traiter les maladies qui affectent le foie, comme l'hépatite C. L'azote, un composé trouvé dans le sang, est un nutriment essentiel pour les plantes. L'œuvre de Berrigan invitait les participants à nourrir les plantes de pissenlit avec leur propre

5. Terme défini par l'anthropologue DESCOLA P. (2005); dans Par-delà nature et culture, Galimard, en parallèle de 3 autres ontologies.

6. BRUNOIS F. (2005, pp. 31-40). « Pour une approche interactive des savoirs locaux : l'ethno-éthologie », in Le Journal de La Société Des Océanistes, 120-121.

7. Voir cette expression dans l'avant-propos de l'ouvrage dirigé par SERVAIS V. (2015), La science [humaine] des chiens, Éditions Le bord de l'eau.

8. Voir notamment BERQUE A. (2014). Poétique de la Terre. Histoire naturelle et histoire humaine, essai de mésologie, Éditions Belin.

9. SEARLES H. (2014). L'environnement non-humain, Essai.

10. Un ouvrage rend compte de ces rencontres : KIRKSEY E. (2014). The multispecies salon. Duke University Press.

sang en échange de thé de racine de pissenlit et de pousses de pissenlit. Ailleurs, Miriam Simun proposait de faire du fromage avec du lait humain afin d'illustrer des collaborations multi-espèces, entre mammifères, microbes et autres espèces compagnes.

Là non plus, le but n'est pas de mener une revue des processus artistiques qui pourraient aider à penser de nouvelles ontologies. Ces exemples viennent illustrer ponctuellement des croisements entre les arts et la discipline à laquelle je participe. Mon regard d'ethnologue me permet de m'intéresser à une exploration des arts dans une optique d'enchevêtrement entre humains et non-humains comme l'exprime David Abram : « L'art véritable [...] est simplement une création humaine qui n'étouffe pas l'élément non-humain mais permet à ce qui est Autre dans les matériaux de continuer à vivre et à respirer. Un tel art, en ce sens, n'impose pas une forme extérieure à une matière réputée "inerte", mais permet à la forme d'émerger de la participation et du rapport de réciprocité entre l'artiste et ses matériaux [...] ».

Par le langage

Le même auteur mentionne également l'importance des mots qui « sont [...] des présences réelles, des entités qui peuvent être chéries, ou alors négligemment lancées de par le monde ». Les mots méritent d'être explorés dans la profondeur de leur signification. On l'a vu plus haut avec les ambiguïtés du mot « nature », et les possibles ouverts par de nouveaux termes. Le langage, comme expérience artistique mais aussi quotidienne, peut traduire un monde où toute réciprocité avec la nature peut être niée, la définissant comme inerte, mécanique, ou au contraire exprimer les liens avec elle. Peut-on penser d'autres rapports au milieu avec les mêmes mots que ceux participant d'un monde qui montre ses limites ? Peut-on s'inspirer de mots issus d'autres cultures pour penser autrement ? Augustin Berque mentionne l'usage au Japon des impressifs, onomatopées qui ne distinguent pas le sujet qui les prononce du reste du monde, qui permettent de devenir le phénomène lui-même. Il met les haïkus dans la même lignée puisqu'ils « comportent des mots de saison, qui sertissent le haïku dans le monde, en deçà même de la parole ». Il souligne néanmoins qu'on tombe alors dans la confusion de la limite entre ce qu'on éprouve et ce qu'éprouverait le monde. Mais est-ce une étape possible pour réinventer le monde ?

• RECOSMISER LES PRATIQUES AGRICOLES

Cebrefétatdeslieuxveutmontrerquelenatureletleculturels'entrecroisentetnerespectentplus les prés carrés dans lesquels nous les avons artificiellement maintenus. Dans un processus de recosmisation, les relations au vivant ne se limitent pas à la compréhension d'objets composant les écosystèmes réduits à leur dimension biologique, mais elles forment un système éco-techno-symbolique. L'agriculteur, pour revenir à notre sujet de discussion, entre dans une qualité et une essence des relations avec son milieu qui évolue. Il agit selon les termes d'une géoculture, c'est-à-dire qu'il choisit des pratiques en inter-relations avec le sol cultivé, mais aussi la Terre, la planète qui nous porte. Dans ce sens, le milieu de vie, ses éléments non humains deviennent partenaires de sa production, mais il les reconnaît aussi comme faisant structurellement partie de lui. Il forme, nous formons, communauté avec les non-humains. Cela amène l'humain à se responsabiliser vis-à-vis de son milieu non plus perçu comme un objet, mais constitutif de son être, structurant de son humanité. Ce type de reliance amène de fait des enjeux éthiques. Se définir humain de par notre

11. ABRAM D. (2013). Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens. Editions La Découverte.

12. *Id.*

13. BERQUE A. (2014). *Ibid.*

14. *Id.*

15. BERQUE A. dans « "La pensée paysagère" » qu'est-ce que cela veut dire ? », Conférence du 9 décembre 2017 au Pavillon de l'Arsenal.

L'AGROÉCOLOGIE COMME ÉCOLOGIE DU SYSTÈME ALIMENTAIRE

« Une des définitions les plus complètes à ce jour de l'agroécologie est "l'écologie du système alimentaire" (Francis et al., 2003). Elle a pour objectif affirmé la transformation des systèmes alimentaires vers la durabilité, de façon à maintenir un équilibre entre la rationalité écologique, la viabilité économique et la justice sociale (Gliessman, 2015). Cependant, cette transformation suppose des changements couvrant tous les composants

du système alimentaire, depuis les semences et les sols jusqu'à la table du consommateur (Gliessman et Rosemeyer, 2010). Entre ceux qui cultivent les produits alimentaires, ceux qui les consomment, et ceux qui les convoient de ceux-là vers ceux-ci, doit exister une connexion au sein d'un mouvement social dédié à la relation en profondeur entre culture et environnement dont est issue l'agriculture à l'origine. »

GLIESSMAN S.R. (2015). L'Agroécologie pour la sécurité alimentaire et la nutrition. Compte-rendu du Symposium international de la FAO, 18-19 septembre 2014, Rome, Italie. Rome : Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture.

appartenance au milieu amène une nouvelle éthique de la vie. Ce type de rapport au monde rejoint des enjeux plus spécifiques au milieu agricole, comme par exemple ceux soulevés par une agroécologie lorsqu'elle est définie comme une « écologie du système alimentaire »¹⁶. La mise en œuvre de ce type d'agroécologie questionne les relations que nous souhaitons entretenir avec les non-humains, mais aussi avec les humains, avec le territoire, avec la planète.

- **VASTES ENJEUX QUE CES OBJECTIFS, TANT POUR
LES PROFESSIONNELS QUE POUR LES ENSEIGNANTS**

Cela amène à se questionner sur nos relations au monde, mais aussi sur qui nous sommes, sur nos valeurs, sur les fondations qui nous structurent, individuellement et collectivement. Enseigner l'agroécologie demande d'aider à prendre conscience de ses représentations du vivant, des relations à entretenir avec lui, de sa capacité à apprendre de lui, que ce soit de manière intellectuelle, mais aussi sensorielle et sensible. Nous ouvrons alors la porte vers des questions de pédagogie, ce qui est un autre débat... ¶

¹⁶ FRANCIS C., LIEBLEIN G., GLIESSMAN S., BRELAND T.A., CREAMER N., HARWOOD R., SALOMONSSON L., HELENIUS J., RICKERL D., SALVADOR R., WIEDENHOEFT M., SIMMONS S., ALLEN P., ALTIERI M., FLORA C. & POINCELOT R. (2003, pp. 99-118). « Agroecology: the ecology of food systems », in *Journal of Sustainable Agriculture*, 22(3).